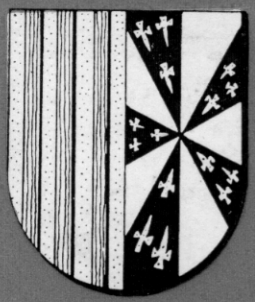
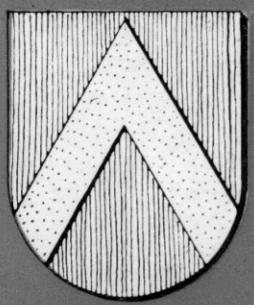
ENTRE SENNE ET SOIGNES

XIII — 1972 4e année



FAUCUWEZ-OOGHE



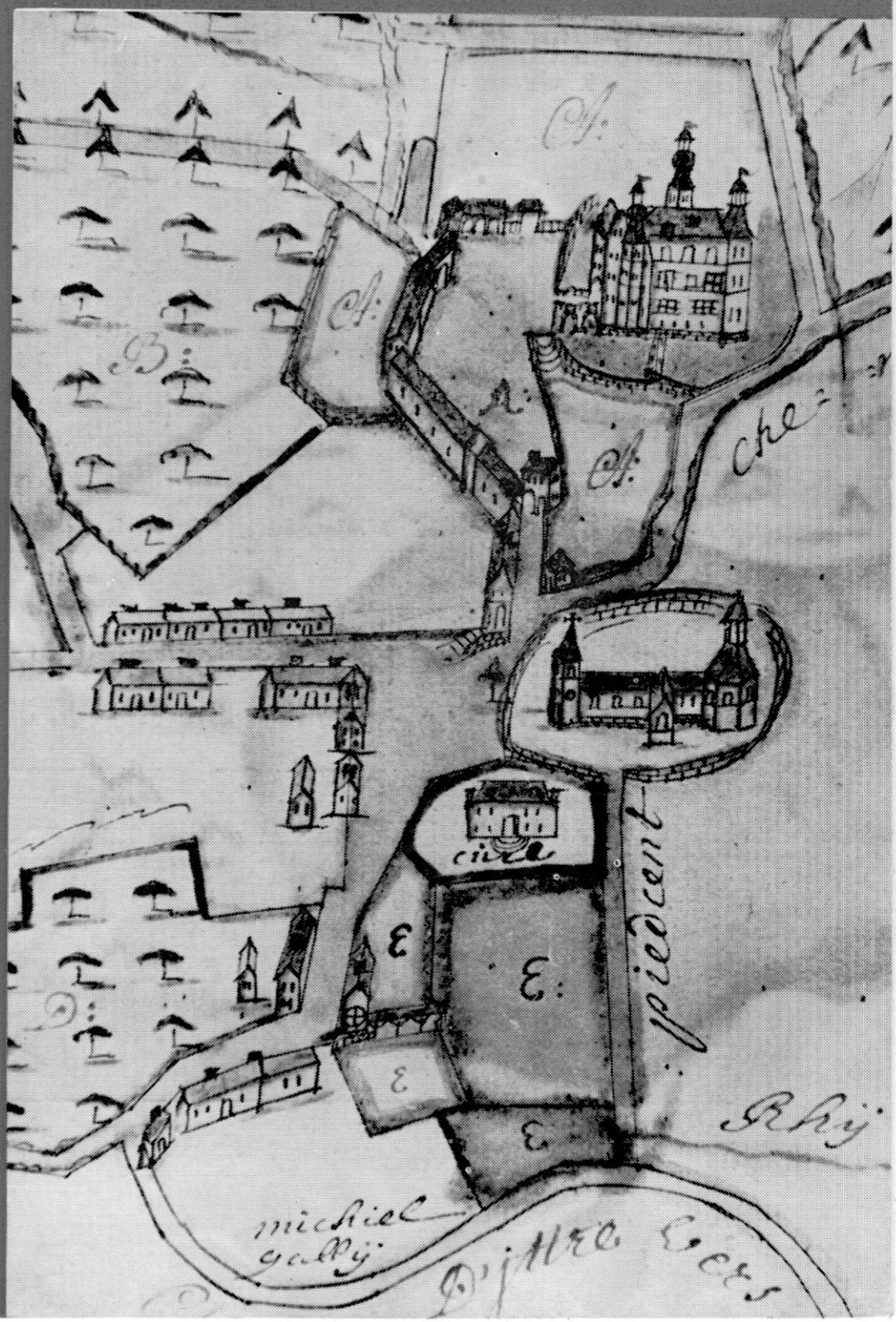
HERZELLES



RIFFLART



TRAZEGNIES


Ch.
Ch.
Ch.

ENTRE SENNE ET SOIGNES

Art — Histoire — Folklore — Tourisme

Revue trimestrielle publiée par la

SOCIETE D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE D'ITTRE ET ENVIRONS

Alsemberg - Beersel - Bois-Seigneur-Isaac - Bornival - Braine-l'Alleud - Braine-le-Château - Braine-le-Comte - Clabecq - Ecaussinnes - Fauquez - Hal - Haut-Ittre - Ittre - Nivelles - Oisquercq - Ronquières - Tubize - Virginal - Waterloo - Wauthier-Braine.

Rédaction - Administration : Jean-Paul CAYPHAS
« La Vigne »
rue de la Montagne 28, 1460 Ittre
Tél. 067/460.16

ORGANISATION MONDIALE DE LA PRESSE PERIODIQUE MEMBRE

Editeur responsable : Pierre HOUART Centre International
rue Belliard 220, 1040 Bruxelles - Tél. 34.51.74

ABONNEMENTS : Pour 1969 : les nos 1 et 2 : épuisés
le n° 3 : 50 frs ; le n° 4 : 50 frs

Pour 1970, 1971 et 1972 :
Abonnement de l'année :
90 frs (3 numéros)

Pour 1973 (3 numéros) :
Abonnement Ordinaire : 90 frs
Abonnement de Soutien : 200 frs
Abonnement d'Honneur : 400 frs

à verser au C.C.P. 9353.86 de M. Jean-Paul CAYPHAS, 28, rue de la Montagne à Ittre.

Notre cliché de couverture :

Le village d'Ittre en 1748. Planche tirée de l'Atlas des seigneuries, terres, biens et rentes appartenant au marquis Albert de Rifflart.
Atlas levé par le géomètre Braeckman.

(Archives de Mademoiselle de Geradon - Photo De Brabanter)

MEMBRES DE SOUTIEN (Fin)

Monsieur Albert COLET, Tubize.
Monsieur et Madame Robert GAILLY, Ittre.
Monsieur Vincent GAUTIER, Bruxelles.
Monsieur et Madame Baudouin LECLEF, Tervuren.
Monsieur José MARLIERE, Braine-l'Alleud.
Madame Evelyne SERVAYE, Forêt.
Monsieur Georges WALEM, Ittre.

Photogravure du Nord
Rue Linné 110 - 1030 Bruxelles
Tél. 17.33.93

Imprimerie AMIBEL
Rue d'Arlon 25 - 1040 Bruxelles
Tél. 12.72.15

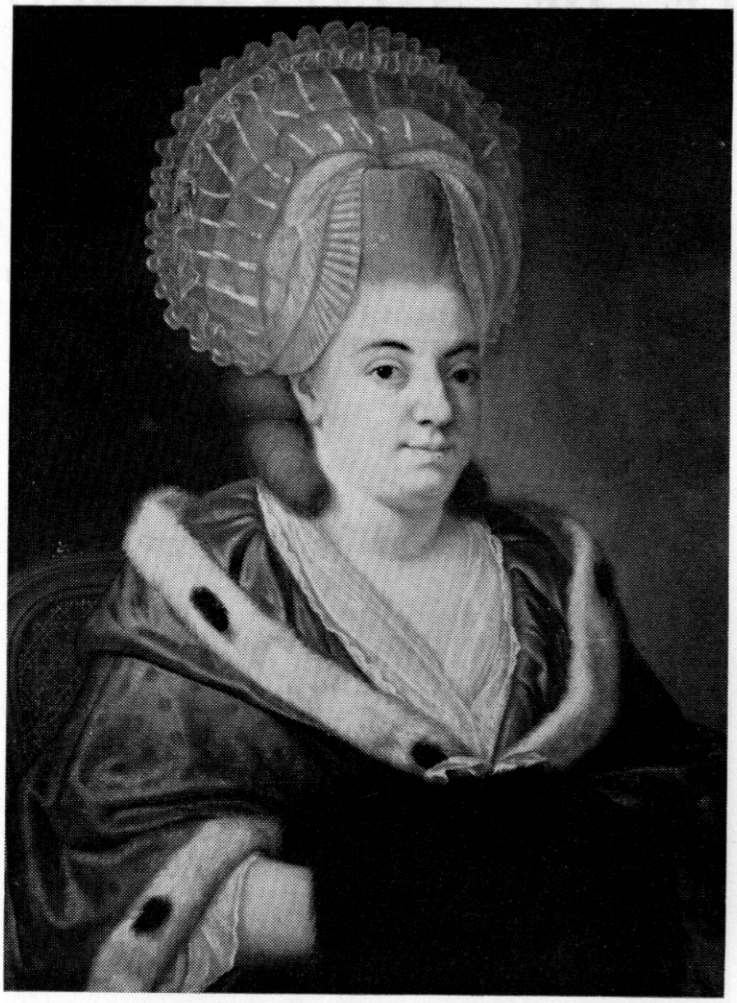
LA MARECHALE DE SAINT-ARNAUD

Louise de TRAZEGNIES d'ITTRE

LE 10 novembre 1816, la pluie tombait lentement sur le château d'Ittre. Posée comme un beau canard dans son étang, la bâtisse avait encore fière allure en dépit de la couche de plâtre appliquée récemment sur ses vieilles briques roses pour la « rajeunir ». Un parc un peu négligé l'entourait, tout bruissant de la chute des feuilles mortes. Dans le grand salon décoré de superbes boiseries qu'avait fait sculpter à son retour d'Allemagne le Marquis d'Ittre, Premier Ministre de l'Electeur Palatin, Charles-Maximilien de Trazegnies souriait, l'œil vif et l'expression cependant

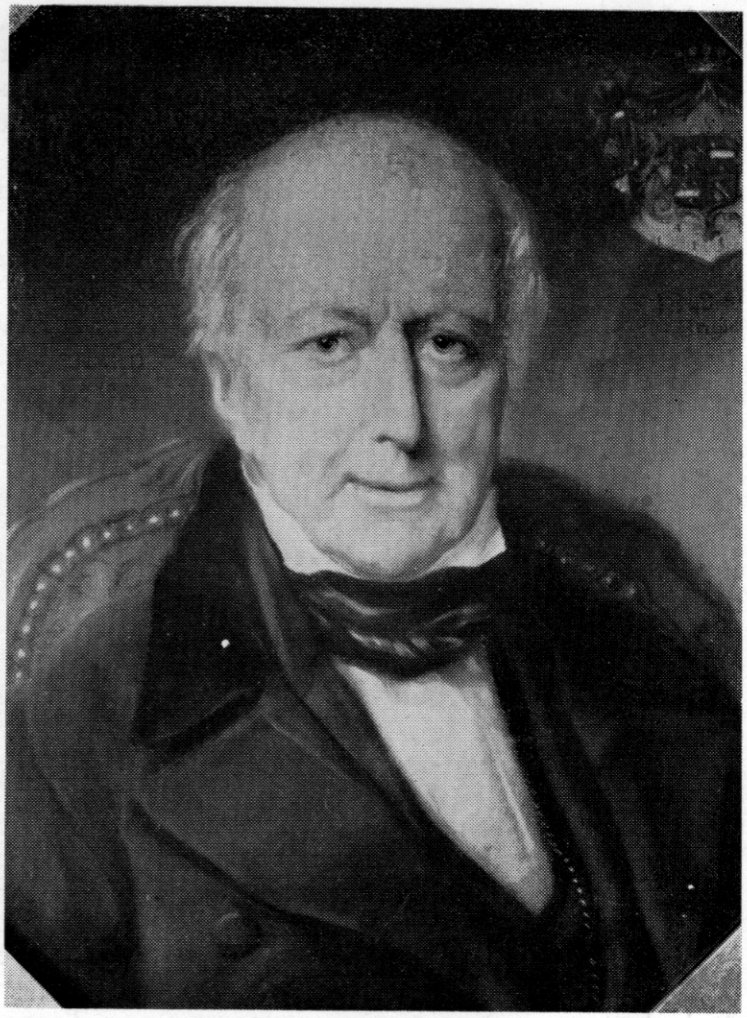


Louise de Trazegnies d'Ittre, maréchale de Saint-Arnaud



Marie-Victoire de Rifflart, marquise héritière d'Ittre, peinte à l'âge de 28 ans

légèrement absente. Les malheurs de sa jeunesse semblaient loin : sa mère atteinte de folie avait enfin rendu son pauvre corps à la terre, la Terreur qui avait englouti une branche de sa famille avant de céder la place aux guerres de l'Empire, tout cela venait de se terminer. Suivant l'exemple de son grand-père qui avait été Vice-Roi de Galice et Capitaine-Général des Armées d'Espagne, Charles de Trazegnies avait quitté les Pays-Bas lors des troubles de 1792 pour faire carrière aux Gardes Wallonnes. A Madrid, c'est un cousin germain de sa mère, le Duc de Castro-Terreño, qui l'avait accueilli comme un fils. Elevé par ce noble vieillard dans l'atmosphère d'orgueil et de bonhomie qui caractérisait l'Espagne, Charles n'avait perçu des grands bouleversements de son époque qu'une lointaine rumeur annonciatrice de mort.



Charles-Maximilien, marquis de Trazegnies d'Ittre (1774-1859)

MAINTENANT la vie était revenue. L'avenir s'annonçait calme et délicieux dans cette belle campagne brabançonne, au côté de sa femme Marie-Anne d'Argenteau. Il était jeune époux et depuis quelques instants père à nouveau comblé. Dans sa chambre à l'étage, à côté du lit de la Marquise, une petite créature noyée déjà sous des flots de dentelle poussait les premiers soupirs de la vie...

Louise de Trazegnies naquit sous d'heureux auspices. Son père régnait à Ittre et dans les environs, sa mère possédait de nombreux domaines. A Bruxelles, les Trazegnies avaient hérité de leur tante la Marquise de Herzelles le somptueux hôtel Salazar qui étalait ses jardins en terrasse des Beaux-Arts actuels au Cantersteen.

Mais le malheur ne pouvait manquer d'arriver. Louise n'avait pas six ans que sa mère mourut, laissant huit orphelins. Abandonné à lui-même, le Marquis de Trazegnies d'Ittre n'allait pas tarder à dissiper son patrimoine. Caractère trop irréaliste et influençable, il devint rapidement la victime rêvée de tous ceux, notaires, régisseurs, hommes de lois, que Balzac observait sans indulgence au midi d'un siècle de fer. Incapable de rien refuser à quiconque, il mit la moitié de son château à la disposition des religieuses d'Aywières vieillissantes, en exil depuis que la Révolution leur avait tout pris. Puis, pour payer des dettes qui semblaient tomber du néant, commença le cycle infernal des terres, fermes, maisons, bois et garennes mal vendus à ces patients fauves de l'ombre qui emplissent la vie de province.

DANS cette atmosphère débilitante d'une race condamnée à la chute, faute d'avoir pu s'adapter aux nouvelles conditions économiques, la jeune Louise grandit autant que son orgueil blessé, voyant tout s'effondrer autour d'elle et apprenant insensiblement à devenir selon l'expression consacrée « le seul homme de la famille ».

En même temps que le pauvre Marquis avait à subir clameurs et furieuses admonestations de son frère aîné qui lui reprochait sa folle insouciance, Ittre sombrait peu à peu dans la décrépitude.

En 1834, Nathalie de Trazegnies épousait en grande pompe le Prince de Ligne qui avait été candidat au Trône de Belgique. Louise n'imaginait pas que son destin pût être moins brillant que celui de sa cousine.

Mais en 1840, son frère aîné Octave, désireux de redorer son blason, prenait pour femme la fille du richissime banquier Dubois de Liège. En dépit de la fortune que ce mariage apportait aux Trazegnies, c'était là une alliance inégale et l'orgueil de Louise s'en ressentit. Pourtant la nouvelle Marquise d'Ittre avait de proches cousins dont le siècle allait entendre parler : Ferdinand de Lesseps et surtout Eugénie de Montijo, future Impératrice Eugénie.

Lorsque son père l'avait placée au Sacré-Cœur de la rue de Varennes, Louise avait connu cette jeune espagnole qu'elle appelait dédaigneusement « la petite Roussette ». Et voici que la petite Roussette devenait la cousine de son frère. Louise était furieuse. Elle le fut davantage lorsque, faute de dot suffisante, sa sœur Eugénie fut réduite en 1843 à devenir l'épouse d'un obscur avocat parisien Louis-Adolphe Le Roy de Saint-Arnaud.

L'aïeul n'était rien moins que concierge à Paris. Le père, Dominique Le Roy, préfet de l'Aude et membre du Tribunat, avait épousé la fille d'un fermier général, Louise Papillon de la Tapy, d'une famille bordelaise riche et bien alliée. Cette dernière, durant la Terreur, âgée seulement de quatorze ans avait sauvé le Député Regnault de Saint-Jean d'Angély, poursuivi par les policiers de Robespierre, en le cachant dans le jardin de ses parents. Devenu Ministre d'Etat sous l'Empire, celui-ci se souvint de cet épisode romanesque et se fit



Louis-Adolphe Le Roy de Saint-Arnaud
Maréchal de France

le protecteur des enfants Le Roy, ainsi que des Forcade de la Roquette issus du second lit de Mademoiselle Papillon.

La famille jouissait d'un certain renom dû à la personnalité aventureuse du frère aîné de Louis-Adolphe, Arnaud-Jacques.

Si la vie était un jeu de loto, on pourrait accoler sans hésitation à ce dernier le personnage d'Eugène de Rastignac. Dès l'âge de dix-sept ans, par la seule grâce de son ambition frémissante, il avait changé son nom d'Arnaud-Jacques Le Roy en « Jacques-Achille Le Roy de Saint-Arnaud ». Le plus étonnant c'est que ce nom lui fut reconnu par ordonnance royale en 1840, ainsi qu'à sa famille en 1843.

GRACE à d'excellentes protections, il put faire dans l'armée une carrière en dents de scie, entrecoupée de bonnes fortunes et de vasouillages où la jeunesse de l'époque trouvait son exutoire à l'ennui qui pesait sur la société. Après avoir quelque peu combattu pour l'indépendance grecque, bourlingué de-ci, de-là et être même monté sur les planches de petits théâtres pour équilibrer ses « fins de mois », il s'était marié en 1830 avec la fille d'un officier de marine, Laure Pasquier, qui lui donna deux enfants avant de mourir prématurément. C'est à cette époque également qu'il eut le triste privilège de servir de gardien à la Duchesse de Berry à Blaye après sa folle équipée de Vendée. Il s'en tira à merveille, mettant à profit ses talents innés de boute-en-train et de locomotive de salon. Mais sa vraie carrière commença en Algérie, dès qu'il se fut mis sous les ordres du Maréchal Bugeaud. Pendant une quinzaine d'années, à part un court séjour à Metz, Saint-Arnaud va combattre en Algérie : vie pleine d'insécurité, de remue-ménages et aussi d'aventure à l'état pur.



Don Prudencio de Guadalajara, Duc de Castro-Terreño, chevalier de la Toison d'Or, cousin germain de Marie-Victoire de Rifflart.

C'est nimbé du prestige africain qu'il apparut au mariage de son frère avec Eugénie de Trazegnies. Le vieux Charles de Trazegnies lui parla, le trouva parfait et revint à Ittre enchanté du personnage. Louise était restée en Belgique. Son père lui fit un éloge délirant du bel officier et lui conseilla de tout faire pour l'épouser. Elle eut un sursaut d'horreur. Toute sa dignité de Trazegnies se refusait à « descendre aussi bas ». Mais lorsqu'elle rencontra Saint-Arnaud quelques années plus tard à son retour d'Algérie, elle fut subjuguée, semble-t-il, par sa moustache, son regard de feu, son charme et la légende de ses conquêtes féminines, bref par ce que l'on nommait autrefois sa « prestance ». Intelligente et dévorée d'ambition, elle crut avoir trouvé l'âme sœur. Elle ne se trompait pas. Jacques-Achille tomba follement amoureux de cette jeune femme de 32 ans — âge critique en 1848 — sans dot aucune, à l'exception de sa brillante parenté. L'aima-t-il d'un sentiment parfaitement pur ? Il écrivait à son demi-frère : « Je deviens ainsi par alliance le neveu du Comte de Mercy-Argenteau, le cousin des Merode et du Prince de Ligne ». Curieuse exaltation ! Et pourtant, compte tenu de la mentalité du siècle, on peut dire qu'il l'aima d'un amour profond, mais à travers elle, par dessus tout la gloire. Louise vit rapidement tout le parti à tirer d'une telle entente et comprit par une intuition très sûre qu'elle avait rencontré l'homme du destin.

Le mariage civil du Général de Saint-Arnaud et de Mademoiselle de Trazegnies eut lieu le samedi 1er avril 1848 à huit heures du soir à la mairie de la rue de Grenelle. Les témoins furent pour le marié : son frère Adolphe Le Roy de Saint-Arnaud et le Général Bedeau, Grand Officier de la Légion d'Honneur ; pour la mariée : son frère Eugène-Gillion de Trazegnies d'Ittre et le Comte Louis de Rougé.

Le lundi 3 avril, on célébra le mariage religieux à l'Eglise Saint-Thomas d'Aquin.

L'oncle de Louise, Monseigneur de Mercy-Argenteau, Archevêque de Tyr, fut empêché au dernier moment. On peut le regretter. Ne soupçonnait-on pas ce personnage officiel, ancien officier de Napoléon, d'être le véritable père de l'écrivain Charles de Coster. Thyl Uilenspiegel présidant au mariage de sa cousine, par archevêque interposé ! C'eût été trop beau. La vie de Saint-Arnaud allait se ternir de sang, tandis que le destin de Louise serait tout sauf espiègle.

(*à suivre*).

Marquis Olivier de TRAZEGNIES d'ITTRE.

DEUX DESSINS EXCEPTIONNELS DU CHATEAU D'ITTRE

PAR

GUILLAUME DE BRUYN

Introduction

Le lecteur trouvera dans cet article une petite étude sur deux dessins révélant des vues nouvelles du château d'Ittre. En plus d'une valeur documentaire certaine, ils présentent une très grande qualité artistique. Un relevé des inscriptions et une courte étude technique seront suivis d'un examen des dessins. Une notice sur De Bruyn terminera l'article.

RELEVE DES INSCRIPTIONS

Une notice explicative, rédigée de la main de l'artiste, figure au bas des deux dessins.

Vue d'ensemble du château (premier dessin) :

« *Prespective* (sic) *van aūdt vermaert kasteel van mijnheer Den Marqūies d'Jttre, met des Bascoūrt, hoven, Boomgaert, vyvers, ende warande etc : geleghen binnen Ittre(e), gediligneert, door G. Debrūijn, Controlleūr vande Stadt Brussel.* »

Perspective du vieux et célèbre château de monsieur le Marquis d'Ittre, avec sa basse-cour, ses jardins, ses vergers, ses étangs et parc etc : sis sous Ittre, dessiné par G. Debruyn, Contrôleur de la Ville de Bruxelles.

Vue du château en façade (deuxième dessin) :

« *Prospectie* (sic) *van het casteel van mijnheer den Marqūies d'Jttre Intendent van het Hertoghdom van Brabant, geleghen in de Prochie van Jttre voor Br etc.* »

Perspective du château de monsieur le Marquis d'Ittre, Intendant du Duché de Brabant, sis dans la paroisse d'Ittre en Br(abant) etc.

ETUDE TECHNIQUE

Les dessins du château d'Ittre sont l'œuvre de Guillaume De Bruyn, architecte de la Ville de Bruxelles et contrôleur des travaux de la Ville. On peut les situer entre les années 1703 (érection d'Ittre en marquisat) et 1719 (mort de De Bruyn). Ils sont exécutés sur papier vergé contrecollé. Réalisés au crayon, à l'encre de Chine et à la sépia, ils sont rehaussés de lavis à l'encre de Chine.

Note sur l'encre à la sépia et le lavis

La sépia employée par les aquarellistes est fournie par la vessie d'un petit mollusque, la seiche. Elle est d'un ton plus ou moins chaud selon qu'elle est naturelle ou colorée (1). La sépia naturelle donne un ton d'un brun roux. Elle est différente du « bistre », qui est également une couleur brune d'un ton légèrement jaunâtre qu'on obtient en faisant bouillir de la suie dans l'eau. On différencie d'ailleurs difficilement ces deux encres sans un examen approfondi.

Le lavis est le procédé qui consiste à laver un dessin, c'est-à-dire à le colorier et à l'ombrer, soit à l'aide de teintes plates, soit à l'aide de teintes fondues (ce qui est le cas des deux dessins) (1). Nous avons ici un lavis exécuté non pas sur un croquis, comme on le faisait communément, mais sur de véritables dessins au crayon et à la plume.

Examinons à présent les dimensions.

Première représentation (vue d'ensemble) : la surface couverte par le dessin et les inscriptions présente les dimensions suivantes : hauteur 12,9 cm ; longueur 18,4 cm. Le dessin seul expose : hauteur 11 cm ; longueur 18,4 cm.

Deuxième représentation (façade) : le dessin avec les inscriptions : hauteur 12,7 cm ; longueur 18,9 cm. Le dessin seul : hauteur 11,2 cm ; longueur 18,5 cm.

Sur les deux dessins (excepté le ciel et l'arrière-plan du château vu en façade), le tracé au crayon a été repassé à l'encre de Chine. L'encre brune (sépia) donne du relief surtout à la vue d'ensemble. Les inscriptions au bas des sujets constituent un autographe original de l'artiste qui décrit la représentation iconographique, en donne l'appartenance, la situe et la signe (le deuxième dessin n'est toutefois pas signé).

Ils sont la propriété de l'auteur de l'article.

DESCRIPTION ET EXAMEN DES DESSINS

Vue d'ensemble du château

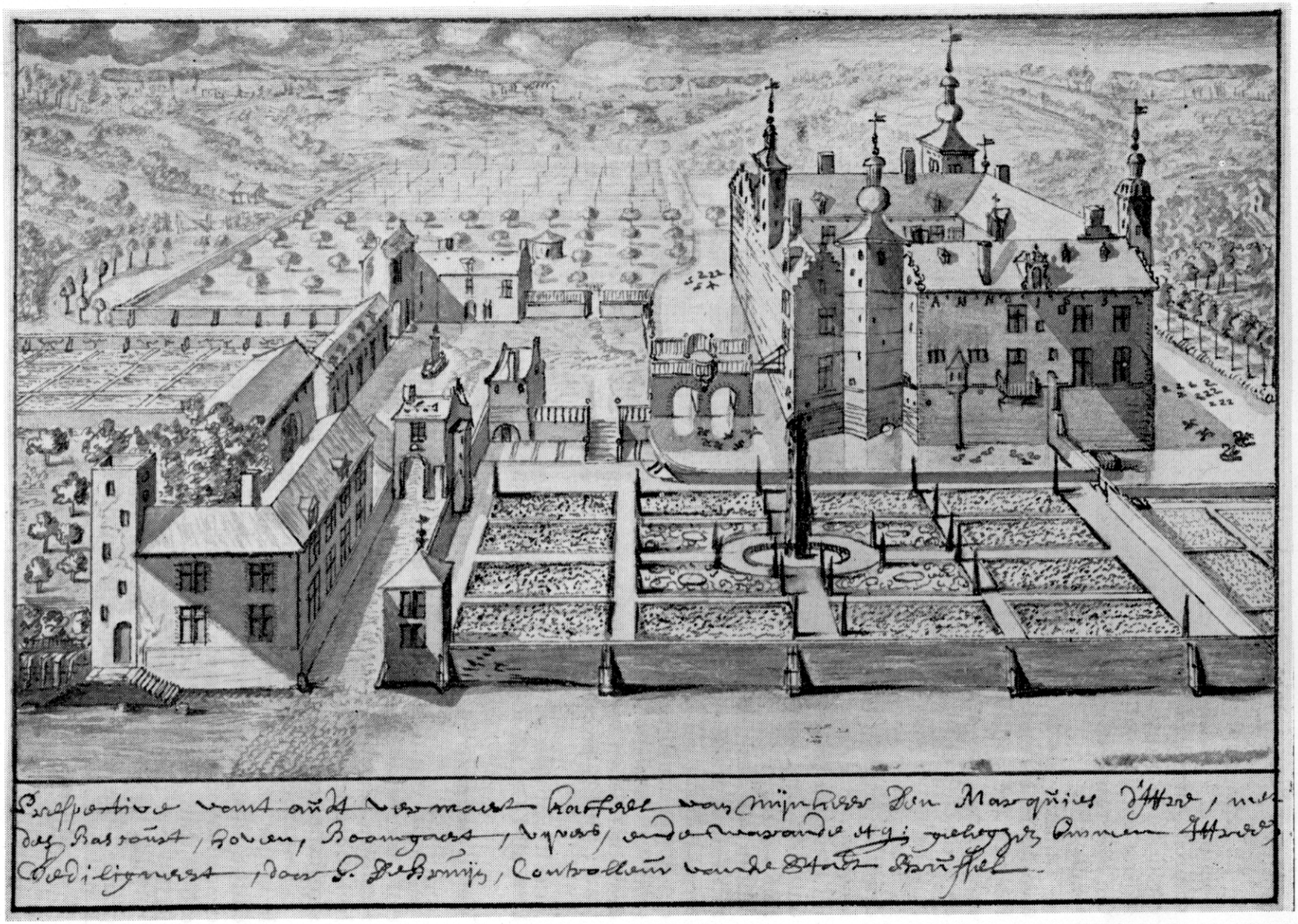
Sur la vue d'ensemble le château forme un carré de bâtiments ayant à trois de ses angles des tours dont deux se terminent par des coupoles en forme de dôme. Il est entouré d'eau et de fossés. L'accès se fait par un pont-levis dont le prolongement est orné de balustrades. Ce côté du manoir présente une tour plus haute et plus élancée constituant le donjon.

La partie gauche du dessin représente les dépendances du château. Contre le verger un bâtiment et un portique formant angle. Accolé au portique, un édifice allongé constituant les écuries qui subsiste encore actuellement sous la dénomination de « maison du jardinier ». Il est le dernier vestige du château d'Ittre bâti en 1632 par Florent de Rifflart. Remarquons la date « Anno 1632 » qui figure sur l'aile gauche du château et cela pour les deux dessins.

Dans le prolongement une construction plus importante représentant la grange. Elle subsista jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

---

(1) J. ADELINE, *Lexique des Termes d'Art*, Paris, s.d.



La vue d'ensemble du château



La vue du château en façade

Très intéressante est la bâtisse visible à l'avant-plan gauche du dessin. Formant un angle droit, présentant deux rangées de quatre fenêtres côté jardin et deux rangées de deux fenêtres vers la grand'place, elle se termine par une tour carrée sans toit, permettant l'accès de l'édifice. Il s'agit, le lecteur l'aura peut-être deviné, de la « *Grande Maison des seigneurs de Fauquez sur la place d'Ittre* ». Nous ne reparlerons plus de la Grande Maison, possession traditionnelle des seigneurs de Fauquez, implantée au cœur même du château d'Ittre (« *la bougre de maison qui est dans mon chasteau, la diable de maison...* » s'exclamait Florent de Rifflart). Le lecteur se référera à la première partie de l'article que nous avons consacré à « Deux siècles de querelles entre les seigneurs d'Ittre et de Fauquez » (Entre Senne et Soignes, X, 1971). Si l'existence de la Grande Maison était connue, la figuration de la tour apporte un élément nouveau. Il est probable qu'elle constitue avec la Grande Maison un vestige du château détruit en 1578 par les Huguenots.

L'arrière-plan du dessin est très soigné. La perspective est finement esquissée et s'étend très loin à l'horizon. Le trait de crayon a été délicatement repassé à l'encre de Chine. Le premier dessin, véritable miniature du début du XVIII^e siècle a été parachevé.

Vue du château en façade

Le deuxième dessin offre une vue du château en façade avec, dans une perspective un peu artificielle, la figuration de l'aile gauche. Les jardins et le jet d'eau, visibles sur la première étude, sont dessinés à l'avant-plan avec l'ensemble des balustrades, d'une très belle architecture. Les cygnes évoluant sur l'eau donnent une note gracieuse à l'ensemble et allègent la composition.

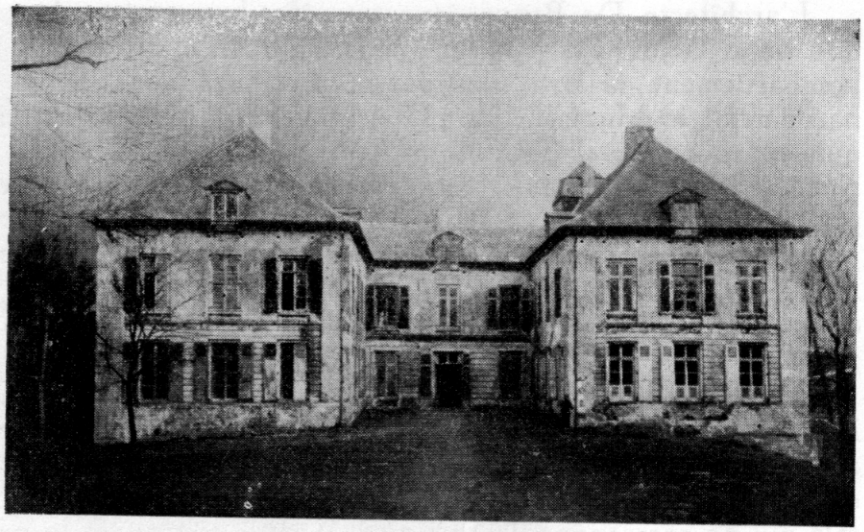
Le ciel et l'arrière-plan sont exécutés au crayon tandis que le château et l'avant-plan le sont à l'encre. Le dessinateur n'a donc repassé à l'encre de Chine que le château et l'avant-plan. On remarque également moins de sépia.

La représentation du château offre plusieurs particularités. Il subsiste, surtout sur les tours, des traces de crayon, premières esquisses non repassées à l'encre de Chine, qui n'ont pas été gommées à la finition de l'œuvre. Le château expose dans cette seconde vue beaucoup plus de détails. En effet, si la réalisation technique est moins parfaite quand on se réfère au dessin précédent, le château est ici relevé en gros plan. Les coupoles et les toits des tours présentent de nombreuses ouvertures tandis que les toitures des différentes ailes comportent plus de lucarnes. On remarquera la très belle ornementation des lucarnes centrales.

Une fenêtre a été percée dans l'étage de l'aile gauche. Enfin, le pignon à gradins de l'aile droite ne paraît plus d'aplomb et des fissures apparaissent sur cette même partie de la façade.

Note complémentaire

Il existe à la Bibliothèque Royale de Bruxelles un autre dessin du château d'Ittre. Exécuté par F.J. De Rons, ce dessin, très ressemblant à la vue d'ensemble du château dessiné par De Bruyn, lui est postérieur d'une trentaine d'années à notre avis. La vue réalisée par De Rons est plus sommaire





Deux vues du château d'Ittre avant sa démolition vers 1885

(Clichés Fédération Touristique du Brabant)

et constitue surtout un dessin linéaire, ne comportant pas de richesse dans le détail.

De Rons fut également architecte de la Ville de Bruxelles vers les années 1729 à 1780 (2). Les dessins que l'on a retrouvés de lui se situent entre 1729 et 1752. Sa représentation du château d'Ittre peut constituer une copie du dessin de De Bruyn.

NOTE SUR GUILLAUME DE BRUYN

Guillaume De Bruyn, architecte de la Ville de Bruxelles et contrôleur des travaux de la Ville, fut baptisé le 31 mars 1649 dans l'église Sainte-Gudule. Il mourut à Bruxelles le 11 avril 1719.

---

(2) THIEME et BECKER, *Allgemeines Lexicon der bildenden Künstler*, tome XXVIII, Leipzig, 1934, p. 573.

L'architecte De Bruyn joua un rôle de premier plan dans la reconstruction de la Grand'Place après l'incendie des 13 et 14 août 1695, dû à l'intensif bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroy. Dès après le bombardement, le Magistrat se préoccupa de la reconstruction de la Grand'Place qui, excepté l'Hôtel de Ville et la Maison du Roi, n'était plus qu'un amas de ruines. Sagement inspiré, il promulgua une ordonnance enjoignant aux propriétaires de ne relever leurs maisons qu'après en avoir fait approuver les plans par l'autorité communale. On trouve ici la raison de l'unité et de l'harmonie de la Grand'Place. C'est le 7 février 1696 que l'édilité bruxelloise adopta le plan général de reconstruction de presque toutes ces maisons, dressé par Guillaume De Bruyn (3).

Le style appliqué aux maisons de la Grand'Place est le style baroque italien qui succéda à la Renaissance classique du XVI^e siècle. Ce style continua à se servir des éléments essentiels du style classique, ornements des ordres dorique, ionique et corinthien, mais glissa bientôt vers une fantaisie ornementale qui ne correspondait plus avec le style sévère de la première Renaissance. Cette dégénérescence lui valut le nom de style baroque.

Repris par nos architectes flamands, le style baroque italien évolua dans le sens d'une fantaisie décorative plus grande encore. Les façades, tout en conservant les ordres superposés, furent littéralement surchargées d'ornements (4).

Si les constructions de De Bruyn témoignent de l'apport classique italien et de l'apport décoratif flamand, l'architecte semble avoir introduit à Bruxelles un style nouveau d'ornementation. Ne superposant plus les trois ordres, il préféra orner les façades d'un pilastre ou colonne unique occupant toute la hauteur de la maison ou tout au moins la hauteur des étages supérieurs. Inspiré du style que les architectes italiens (comme Palladio) donnaient à leurs palais (5), il réalisa notamment le groupe des six maisons formant le côté latéral droit de la Grand'Place, dénommé postérieurement Maison des Ducs de Brabant, en raison des nombreux bustes des ducs qui ornaient les colonnes de la façade (6).

Dans ce style également, De Bruyn réalisa la Maison des Brasseurs (l'Arbre d'Or), la Maison des Tailleurs et peut-être l'Ange qui présente certaines ressemblances de style avec la Maison des Tailleurs. Sans doute d'autres maisons de la Grand'Place dont le nom de l'architecte n'est pas parvenu jusqu'à nous sont-elles aussi l'œuvre de De Bruyn.

Il reconstruisit encore la Grande Boucherie, ancien abattoir municipal, grande construction située derrière la Halle au Pain (Maison du Roi) et entourée par le Marché aux Herbes, la rue Chair et Pain, la rue au Poivre et la rue des Harengs.

---

(3) Chevalier Edmond MARCHAL, *La Sculpture et les Chefs-d'Œuvre de l'Orfèvrerie Belges*, Bruxelles, p. 482.

(4) G. DES MAREZ, *Guide illustré de Bruxelles*, tome I, p. 49.

(5) G. DES MAREZ, *op. cit.*, p. 50.

(6) Chacune de ces maisons présente un nom particulier. De droite à gauche : l'Ermitage, la Fortune, le Moulin à Vent, le Pot d'Etain, la Colline et la Bourse.



Les ruines de la Grand'Place par A. Coppens

L'architecte De Bruyn joua un rôle de premier plan dans la reconstruction

En association avec Cornélis Van Nerven et Jean Cosyn, il dirigea l'extension de l'Hôtel de Ville, le long de la rue de l'Amigo.

Six dessins originaux de Guillaume De Bruyn ont été retrouvés récemment par M. Albert Van Loock de Bruxelles. Outre les deux vues du château d'Ittre figuraient les châteaux de Ruysbroeck (Merode), Catten Huys (Maldeghem) daté de 1693, Heymessen (Hemixem - Tour et Taxis) et Opstal (Campenhout - Boisschaert) daté de 1715.

Jean-Paul CAYPHAS.

Bibliographie sur Guillaume De Bruyn

— A.G.B. SCHAYES, *Histoire de l'Architecture en Belgique*, 2e édition, tome II, 1853, pp. 485 et suiv.

— Chevalier Edmond MARCHAL, *La Sculpture et les Chefs-d'Œuvre de l'Orfèvrerie Belges*, Bruxelles, 1895, p. 482.

— THIEME et BECKER, *Allgemeines Lexicon der bildenden Künstler*, tome V, Leipzig, 1911, p. 159.

— G. DES MAREZ, *Guide illustré de Bruxelles*, tome I, « Les Monuments civils et religieux », Bruxelles, 1918, pp. 48 et suiv.

— Henri HEYMANS, *Les Villes d'Art célèbres, Bruxelles*, 2e édition, Paris, 1926.

— Eugène DE SEYN, *Dictionnaire biographique des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, tome I, Bruxelles, 1935.

— BENEZIT, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres et sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, tome III, 1950, p. 145.

— J. BARTIER, M. MARTENS, V. MARTINY et J. BRUNARD, *La Grand'Place de Bruxelles*, Desoer, 1966.

— Simone VIERSET, dans revue *Brabant*, « La Grand'Place de Bruxelles », 1971.

LA REINE DE SUEDE A BORNIVAL

CHRISTINE DE SUÈDE n'avait que 28 ans lorsqu'elle abdiqua. Pourquoi choisit-elle les Pays-Bas comme première terre d'exil ? Etait-ce pour rencontrer le grand Condé qu'elle aimait sans jamais l'avoir vu et avec qui elle se brouilla dès la première entrevue ? Etait-ce pour tenter de jouer le rôle de médiatrice entre la France et l'Espagne alors en guerre ? Toujours est-il qu'après son abdication elle s'installa à Anvers, chez le seigneur de Bornival, qu'une demi-année plus tôt — préparant déjà son exode — elle avait fait agréer par le roi d'Espagne comme son résident.

Le seigneur de Bornival don Garcia de Yllan, marchand israélite de la meilleure espèce, la portugaise, était très riche et il accueillit la reine avec beaucoup d'honneurs dans sa vaste maison de la Longue rue Neuve, un véritable palais où l'on n'avait pas épargné les velours cramoisis, les franges et les galons d'or et d'argent, les tapis turcs et les beaux tableaux.

BIEN que reine volontairement découronnée, Christine était plus royale que jamais. Cela ne pouvait que plaire au vaniteux don Garcia qui avait ainsi l'occasion de voir défiler dans ses salons une foule de personnalités, parmi lesquelles les gouverneurs de nos provinces, le Landgraf de Hesse, la Reine de Bohème, le grand Condé et enfin l'Archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas.

Pour tous ces invités, le seigneur organisait des fêtes splendides et fort coûteuses. Mais il avait hâte de montrer Bornival à la reine et quinze jours après son arrivée, il la conduisit dîner à son château brabançon, situé près de Nivelles. Après le repas, la reine se rendit dans cette dernière ville ; elle

y entra par la porte de Chaude-Rue où se trouvait la bourgeoisie en armes. Elle fut reçue à l'entrée de l'église par l'Abbesse et le Chapitre, et le magistrat lui présenta à l'hôtel abbatial les compliments et les cadeaux d'usage. Le soir, la reine retourna à Bornival où elle passa la nuit.

Christine séjourna à Anvers du 5 août au 22 décembre 1654. Malgré une épidémie de peste et un incendie à la maison de son hôte don Garcia, elle s'amusa beaucoup. Le choix de résider chez le seigneur ne fut pas mauvais pour la reine dont les finances étaient souvent embrouillées. Elle dépensait toujours plus que ses revenus considérables le permettaient et elle fut même obligée d'emprunter de grosses sommes d'argent au seigneur de Bornival. Elle ne les restitua jamais.



Christine, reine de Suède

gravure anonyme

Copyright, Bibliothèque Royale, Bruxelles, Cabinet des Estampes

APRÈS la mort de don Garcia, son fils fit des dépenses inconsidérées pour élever la seigneurie de Bornival en baronnie. Il y réussit, mais s'y ruina et fut forcé d'abandonner ses propriétés à ses créanciers. Le pauvre baron leur dit bien que la reine de Suède était sa grande débitrice, mais peut-être voulait-il par là justifier honorablement la déconfiture de sa famille, car Christine était morte depuis longtemps et un remboursement était bien illusoire. Lorsque le baron mourut à son tour, ses créanciers ne surent que faire du château qu'ils laissèrent à l'abandon. Finalement ils cédèrent leurs droits à l'Etat qui, faut-il le dire, ne se montra guère plus attentif à soigner un bien qui succombait de mort lente. L'agonie fut abrégée par une regrettable décision : la démolition !

Du château il ne reste plus aujourd'hui qu'un fossé où dort une eau verte et la ferme de la basse-cour, dite « Le Castia » dont la portée d'entrée, flanquée de deux tours, a encore fort belle allure.

Emile de LALIEUX.



Le château de la Follie
à Ecaussinnes-d'Enghien, vers 1600

Enluminure tirée d'un des albums de Croy :
Braine-le-Comte et sa châtellenie.
Cod. Min. 50. VI. fº 8 Bild-Archiv. und Porträt-Sammlung.
Bibliothèque Nationale d'Autriche. Vienne.